

Shakespeare transculturel

John Florio. The Man Who Was Shakespeare

Michel Vaïs

Numéro 141 (4), 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65612ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vaïs, M. (2011). Compte rendu de [Shakespeare transculturel / *John Florio. The Man Who Was Shakespeare*]. *Jeu*, (141), 26–29.

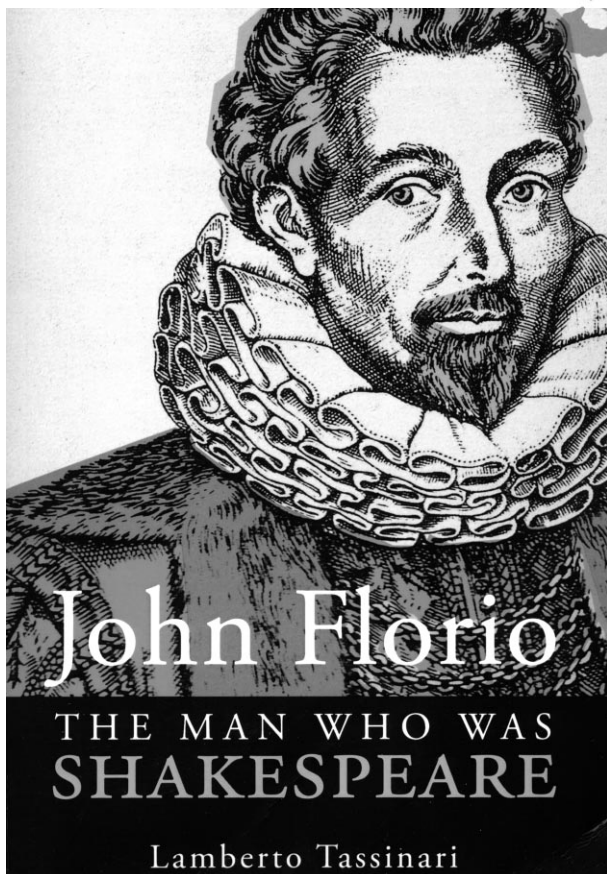
John Florio. The Man Who Was Shakespeare

ESSAI DE LAMBERTO TASSINARI

TRADUIT DE L'ITALIEN À L'ANGLAIS PAR WILLIAM MCCUAIG

MONTRÉAL, GIANO BOOKS, 2009, 386 P.

William
Shakespeare



John Florio

THE MAN WHO WAS
SHAKESPEARE

Lamberto Tassinari

MICHEL VAÏS

SHAKESPEARE TRANSCULTUREL

Tout a commencé il y a une dizaine d'années. Lamberto Tassinari, un intellectuel québécois bien connu pour ses écrits transculturels, notamment pour avoir dirigé pendant quatorze ans le magazine *Vice-Versa* – qu'il avait cofondé –, se met à lire sur le tard *la Tempête* de Shakespeare. Sans raison particulière, il n'avait encore jamais lu cet opus, que l'on s'accorde pour considérer comme le testament littéraire du plus grand dramaturge de tous les temps. Il s'est alors dit qu'il était impossible que cette pièce ait pu avoir été écrite par un Anglais. Fort de sa culture maternelle et de son expérience du passage d'une langue à l'autre, Tassinari fut vite convaincu que le dernier texte du dénommé Shakespeare ne pouvait avoir été écrit que par un Italien. Bref, il s'agirait d'un travail transculturel.

Il a alors dévoré tout le reste de l'œuvre attribuée à l'homme de Stratford, sonnets compris, ainsi que des douzaines d'études publiées sur une période de plusieurs siècles, pour se rendre à l'évidence : c'est John (Giovanni) Florio qui a écrit non seulement *la Tempête*, mais la presque totalité de l'œuvre théâtrale sous le pseudonyme de Shake-Speare, nom qui perdra plus tard son trait d'union.

Tassinari n'est ni le premier ni le dernier à mettre en doute l'existence d'un seul écrivain anglais qui aurait pondu une œuvre que le monde entier ne cesse de glorifier quatre siècles plus tard. Il cite d'ailleurs de nombreux « candidats », individuels ou collectifs, à la paternité de cette somme théâtrale (Marlowe, Bacon, le 17^e comte d'Oxford Edward de Vere, etc.). Un film récent de Roland Emmerich, *Anonymous*, porte justement sur de Vere, épousant la thèse de Mark Anderson dans *"Shakespeare" By Another Name*¹. Mais selon Tassinari, aucun autre que John Florio ne résoudrait si parfaitement le mystère Shakespeare, qui a intrigué des écrivains aussi divers que Dickens, Freud ou Borges, tous trois cités dans ce magistral ouvrage.

En fait, si l'auteur a publié son livre en italien dès 2008, sous le titre *Shakespeare ? È il nome d'arte di John Florio*, il ne cesse pour autant de poursuivre ses recherches. La version anglaise est d'ailleurs enrichie par rapport à la première. Stupéfait de constater l'immensité du territoire qu'il reste à défricher, il souhaite que des chercheurs sérieux et bien équipés prennent la relève, malgré les réticences de l'institution académique à donner du poids à cette « candidature » étrangère. Car tout ce que Tassinari a découvert, il dit l'avoir trouvé uniquement dans les bibliothèques publiques et sur Internet, où n'importe quel lecteur sans œillères peut le vérifier.

Les doutes sur l'homme de Stratford

Dans un premier temps, l'essayiste revient sur les raisons pour lesquelles il est impossible que l'homme de Stratford ait écrit l'œuvre monumentale qu'on lui attribue. Fils d'un gantier illettré dans un village où « trois employés municipaux sur quinze savaient lire et écrire » (p. 228), cet acteur et producteur de spectacles a eu aussi une mère illettrée et deux filles qui signaient d'une croix. Il ne possédait aucun livre, pas même une bible. Il est allé à l'école sept ans, a quitté les études à 13 ans pour travailler avec son père, s'est marié à 18 ans et a disparu jusqu'à 25 ans. On appelle cette période « les années perdues ». Il serait ensuite réapparu à Londres, supposément assez instruit pour commencer à bâtir une œuvre sophistiquée, fort de connaissances pointues des langues étrangères, de la Bible, de l'hébreu, de la mythologie, de vocabulaires spécialisés comme celui de la musicologie, de la médecine, de l'astronomie, de l'art de la guerre et de l'enseignement, et ayant dévoré des centaines d'ouvrages littéraires, de Boccace, Dante, Arétin, etc., dont l'œuvre shakespearienne offre de nombreuses traces. On n'a pourtant retrouvé de lui aucun écrit, sauf six signatures hésitantes, où il épelle son nom de six façons différentes : « Willm Shakp., William Shakspe, Wm Shaksper., William Shakspere, Willim Shakspere, William Shakspeare² ». Le e de Shakespeare n'apparaît que dans le nom de plume de Florio.

1. Penguin Group USA, 2005.

2. Park Honan, *Shakespeare: A Life*, Oxford/New York, Oxford University Press, 1998. Cité par Tassinari, p. 336.

Par ailleurs, on ne connaît aucun ami, aucune relation à cet homme, rien sur sa vie privée sauf sa famille ; il ne subsiste aucune lettre de sa main, aucune dédicace, préface ou introduction, et on ne parle jamais de lui dans les chroniques littéraires ou théâtrales de son temps. Son testament (où il se nomme *William Shackspeare*) est un document banal, qui ne mentionne ni activité littéraire ou artistique, ni livres ou objets d'art à léguer, ni meubles ayant pu contenir des livres, ni souci de favoriser une éducation chez ses descendants mineurs. Par contre, le défunt y consigne des prêts soumis à des taux d'intérêt précis. Modelé sur des formules notariales passe-partout, dont on a relevé des exemples dans d'autres testaments contemporains, le document est écrit dans un style maladroit, farci d'ambiguïtés, au point où on y a relevé plusieurs contradictions. Tassinari n'est pas le seul à l'affirmer : il suffit pour s'en convaincre de lire intégralement ce testament dont il ne cite que quatre lignes ainsi que la référence en ligne (voir <www.bardweb.net/will.html>), et, surtout, la pénétrante analyse qu'en a faite Bonner Miller Cutting, dans son article de 32 pages, « Shakespeare's Will... Considered Too Curiously »³.

On ne trouve aucune trace laissant entendre que l'acteur de Stratford aurait voyagé dans sa vie (sauf jusqu'à Londres...), ni connu la moindre langue étrangère. Il est généralement admis qu'il ne connaissait ni l'italien, ni le français, ni l'espagnol, trois langues vivantes pourtant bien présentes dans l'œuvre shakespearienne, « peu de latin et encore moins de grec » (p. 245), selon son contemporain Ben Jonson ; or il y a entre 200 et 300 mots dérivés du latin dans les premières pièces et plus du triple dans les dernières (*ibid.*). Aussi étonnant est le fait que les pièces historiques de Shakespeare, que l'on date de la fin des années 1570, auraient été écrites alors que son auteur avait entre 15 et 18 ans (p. 111), ou celui voulant qu'une source importante de *Coriolanus*, les *Historiae Romanae* de Lucius Florus, n'a été traduite du latin à l'anglais qu'en 1619, trois ans après la mort de l'homme de Stratford.

Tassinari poursuit longuement sur les « manques » de l'acteur anglais, mais passons aux qualités de celui qui est censé être l'auteur de théâtre véritable.

À la découverte de Florio

Il est vraiment étonnant que si peu d'études aient été consacrées à cet érudit, connu surtout comme traducteur et lexicographe. Il serait né à Londres en 1553, d'un père, Michelangelo Florio, exilé d'Italie, qui s'est converti du judaïsme au catholicisme, puis au protestantisme, toujours pour échapper aux persécutions religieuses. Ce géniteur, grand intellectuel aussi, a donc une culture juive, et un passé de prêtre, puis de pasteur. Vers l'âge de 2 ans, Florio suit sa famille en Suisse, où

3. *Brief Chronicles*, vol. I, 2009. Voir <briefchronicles.com>.

il demeure jusqu'à la vingtaine, alors qu'il retourne en Angleterre pour y vivre jusqu'à sa mort dans un milieu aristocratique. Plus tard, il ajoutera le nom « Resolute » au début de son nom, puis, en tant que dramaturge, il prend le pseudonyme de « Shakespeare », laissant entendre que la lance (*spear*), qu'il a l'intention de « remuer » (*to shake*), est sa plume. Or ce nom coïncide à peu près avec celui d'un acteur de Stratford-Upon-Avon faisant à Londres carrière aussi comme producteur de spectacles, propriétaire immobilier et, à l'occasion, usurier, et que l'on appelait « Shakspear », « Shexpir », « Shagspere » ou autrement. Ce dernier a donc profité de l'homophonie.

Il est notoire que, sous son vrai nom, John Florio a publié le premier dictionnaire italien-anglais, *A Worlde of Wordes*, et traduit les *Essais* de Montaigne, dont on retrouve de nombreuses traces – dont plus de 600 néologismes anglais – dans l'œuvre shakespearienne. Ce que Tassinari révèle cependant, c'est que Florio a réalisé là bien plus qu'une traduction. Il a librement adapté, voire carrément récrit les *Essais* dans sa langue d'adoption, y intégrant des centaines de mots français qu'il est le premier à angliciser et qui sont demeurés dans la langue anglaise puisque, outre chez Shakespeare, on les retrouve dans le *New English Dictionary*, devenu plus tard le *Oxford English Dictionary*. Bref, il a fait de Montaigne un « personnage élisabéthain ». Il a aussi traduit Boccace, à très probablement collaboré à la traduction de l'*Orlando Furioso* de l'Arioste et – Tassinari le postulera après avoir publié la version anglaise de son essai – *Don Quichotte* de Cervantès, introduisant dans une Angleterre « barbare » les grandes œuvres de la Renaissance. Comme traducteur, Florio a ainsi vendu plus de livres qu'il ne l'a fait sous le nom de Shakespeare de son vivant. Et son testament, très élaboré (Tassinari le cite au complet en annexe), contient entre autres un legs de centaines de livres qui constituent une des plus importantes bibliothèques de son époque.

Le père et le fils, qui maîtrisaient plusieurs langues en plus de l'anglais (français, italien, espagnol, grec, latin, hébreu), auraient probablement travaillé ensemble aux sonnets dits de Shakespeare. Tous deux, soutient Tassinari, obéissaient à une impulsion universelle que partagent tous les exilés, qui consiste à promouvoir leur nouvelle patrie et ajouter à sa gloire en la faisant profiter de la culture, des connaissances et des ressources de leur pays d'origine. Familiers de la cour et des salons de l'aristocratie, où ils trouvaient une protection rarement accordée aux étrangers, ils connaissaient bien les loisirs de la classe aisée : musique, danse, etc., dont John Florio traite dans ses œuvres. En tant que « *groom of the Royal Privy Chamber* » de 1603 à 1619, ce dernier était tuteur du prince Henry, secrétaire personnel d'Anne de Danemark, reine consort de Jacques 1^{er}, et superviseur des activités culturelles de la cour (p. 227).

C'est Ben Jonson qui aurait joué le rôle-clé dans la « fabrication » de l'auteur Shakespeare. Grand ami et admirateur de Florio, dont il a suivi en cela les volontés, il a ainsi mis l'œuvre à l'abri dans le panthéon de la littérature anglaise. Shakespeare n'est pas le seul écrivain fictif dans l'histoire de la littérature. Tassinari en cite quelques autres, dont la plus connue est peut-être la poétesse Louise Labé, qui en réalité est issue de l'imagination d'un groupe d'intellectuels lyonnais italianisants, au milieu du XVI^e siècle. La « géniale imposture » n'aurait été découverte qu'en 2006 (p. 66).

Shakespeare italien

Seize pièces de Shakespeare se passent en Italie et les 21 autres contiennent de nombreux personnages et situations venant de ce pays. Les comédies regorgent d'allusions à la commedia dell'arte, qui était encore peu familière aux Anglais. Les étrangers – Florio le savait bien – étaient reçus avec une certaine hostilité dans la société élisabéthaine. L'essayiste s'amuse à noter que le titre *Love's Labour's Lost* se retrouve presque à l'identique dans *First Fruits* publié en 1578, que les personnages de Falstaff et de Prospero ressemblent le plus à leur auteur, Falstaff ayant les mêmes initiales (J. F.) que lui, et que des centaines de mots venus de l'italien et d'expressions anglaises originales ont été employés plus tôt par Florio dans ses publications⁴. Il cite même des ouvrages italiens reconnus comme sources de pièces de Shakespeare, « pas encore disponibles en anglais à l'époque⁵ », alors qu'aucune preuve n'existe que le barde ait étudié l'italien ou visité l'Italie. Ainsi se trouverait élucidée la caractéristique souvent notée de la langue de Shakespeare, que l'on dit « informelle », « précieuse », « étrange », « difficile », « maniérée », « raffinée », à propos de laquelle on a parlé d'« euphuisme » (p. 155). De même s'expliqueraient l'absence totale d'utilisation de dialecte anglais chez l'auteur (p. 176) comme celle d'une inspiration mythologique nationale, choses qui seraient étranges s'il s'agissait d'un homme venu du Warwickshire.

Il énumère ensuite dans l'écriture de Shakespeare une série de jeux de mots, de blagues et de proverbes qui ne se comprennent vraiment que par le biais de l'italien, du français ou de l'espagnol. Il y a 6 000 proverbes dans l'œuvre de Florio publiée sous son nom, à l'époque où l'homme de Stratford, de onze ans plus jeune, était en culottes courtes, et on en retrouve 3 000 dans l'œuvre signée Shakespeare. L'essayiste note la prédominance du thème de l'exil dans 14 pièces sur 37, où au moins

4. *First Fruits* (1578), *Second Fruits* (1591), le dictionnaire *A Worlde of Wordes* (1598 et deuxième édition en 1611) et la traduction des *Essais*, terminée en 1600, publiée en 1603. Après les *Essais*, Florio n'a rien publié de nouveau sous son nom. Il est mort en 1625.

5. Page 127. Je traduis.

un personnage important est « banni ». N'est-il pas puéril d'expliquer ce leitmotiv par le fait que l'homme de Stratford a dû « s'exiler à Londres » (p. 206) ? Tassinari ajoute les références au judaïsme, à une époque où les juifs étaient rarissimes en Angleterre, en ayant été chassés en 1290 pour n'y revenir qu'à la fin du XVII^e siècle.

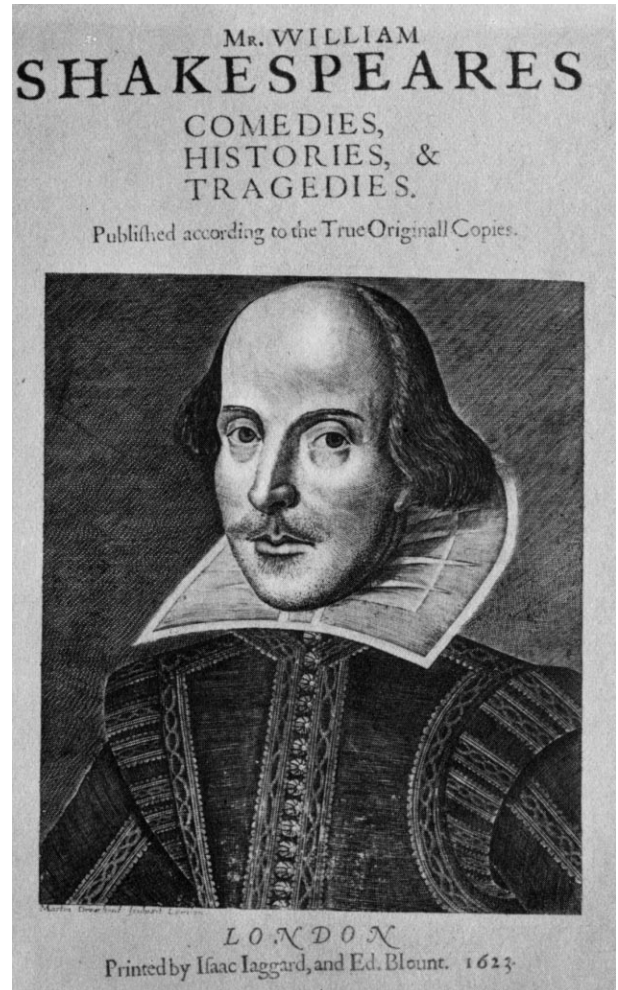
Cependant, le nationalisme anglais a longtemps rendu les chercheurs réticents à admettre que cette langue amenée à un degré de perfection jamais atteint ait pu être l'œuvre d'un étranger. Au cours des années 1920 et 1930, quelques auteurs ont bien fait place à Florio dans leurs recherches, mais ils se sont arrêtés au moment où cela devenait « risqué », « problématique » pour la tradition. Puis, ce fut le silence jusqu'à 2005, alors que l'on décèle un regain d'intérêt pour l'auteur de souche italienne.

Invention d'un génie

L'homme de Stratford est mort en 1616, à 52 ans. C'est cependant seulement un siècle et demi plus tard, après une longue période d'oubli, que le mythe Shakespeare a vraiment décollé, essentiellement grâce à l'action d'un grand acteur, David Garrick (1717-1779), à l'occasion du bicentenaire de naissance de celui qui dès lors est passé pour le plus grand auteur anglais. C'est alors que s'est développée une « théorie du génie », en vertu de laquelle le sombre acteur et producteur de spectacles autodidacte de Stratford était si doué que, telle une éponge, il absorbait toutes les idées de son temps pour les transmuter en art ! Tassinari précise que l'offensive a débuté à l'époque où la fantastique expansion économique et militaire de l'Angleterre avait besoin d'une culture nationale forte pour la soutenir. Citant Simon Shepherd⁶, il note que la découverte de ce « contre-classique » anglais de souche servait bien les intérêts stratégiques de la fière Albion en rehaussant son prestige. Voilà comment a été « inventé » le mythe du grand barde, en s'appuyant sur un être qui, quelle aubaine pour l'académie ! est « tout art et pas de vie » (p. 90). Il y a même de sérieux doutes sur ce qui passe pour son portrait (p. 129). À l'évidence, il ne fallait pas que cet auteur fût un étranger. Au fil du temps, cependant, le public lecteur est devenu plus exigeant : il a besoin d'en savoir aussi sur la vie des auteurs, fussent-ils des génies.

Faut-il croire Tassinari ? Je n'ai pas l'autorité pour trancher. Ce qui est évident cependant, c'est que Florio est un personnage fascinant qui mériterait qu'on lui consacre des recherches sérieuses et que notre époque est mûre pour élucider un mystère – voire une supercherie – qui a duré trop longtemps. ■

6. Simon Shepherd et Peter Womack, *English Drama, a Cultural History*, Cambridge, Mass., Blackwell Publishers, 1996.



Première édition, 1623.